

CHAPITRE II

Udinji a rempli au ruisseau ses vases de terre et ses Calebasses et, la corbeille sur la tête, regagne alertement le village. La place, au moment où elle y débouche, présente le tableau le plus original et le plus animé, une confusion invraisemblable, un inénarrable étalage de vie intime. Là-bas, assis sur le sol devant leurs cases, des femmes et des enfants achèvent le repas du matin; ils mangent goulûment, pêchant à la fortune des doigts au fond de deux ou trois pots placés au milieu d'eux; et de rouler entre leurs paumes, en boulettes, le familial *bidja*, (1) et de se barbouiller de sauce et d'huile de palme en avalant tant bien que mal des ronds d'igname.

Ici la vieille Nadîma, dont les repas d'ava-

(1) Sorte de bouillie de farine de manioc.

ricieuse ne sont jamais bien longs, pile son maïs dans un mortier de bois. Nulle au village ne pile du maïs comme la vieille Nadîma! Le stick lancé tremble en l'air; un claquement de mains; le lourd stick est retombé au fond du pilon, a broyé les grains d'or, est reparti dans l'air, et retombe, et broie toujours; et les mains vont claquant; et la farine blanche, délicate et fine, fait tout un tas déjà dans le mortier.

— *Mwanicha*, Udinji! clame, entre deux magistrals coups de marteau, le forgeron-coutelier; et la jeune fille s'attarde, amusée par la pluie d'étincelles et les grimaces du gamin qui s'échine au soufflet.

— Han! han! han! Voici à son métier le bon Galoche dont les tissus de fibre de palmier sont réservés au grand chef. Ici encore, dans la somnolence d'une mélopée sans fin, deux vieilles *mupikas* (1) achèvent de râcler et polir des pots prêts à la cuisson.

Au sein de ce tohu-bohu et de cette acti-

(1) Esclaves.

tivité, une gêne intime vient à Udinji de sa longue rêverie au bord du ruisseau; elle hâte le pas. A dix brasses de sa hutte où la *Mukalingué-Mwadi* brandit de longs bras effarés, une débandade de marmots à la chasse d'un chien jaune, manque renverser la jeune fille. Garée à temps, elle éclate d'un large rire, toute sa maussaderie et sa lourdeur d'esprit chassées par cet incident; et la voici déjà à l'œuvre, déversant les récipients d'eau, alerte, heureuse, à vingt besognes à la fois, allumant autour d'elle un rayonnement de bonne humeur et de santé!

En un coin de la place, cinq ou six hommes, couchés sous un bouquet de palmiers, fument béatement du chanvre dans d'énormesalebasses façonnées en pipes, perdus en une attente vague et inavouée. Et voici que leur rêve prend corps.

— Mafula! (1) Ohého! Mafula! Mafula!

(1) *Malafu* est le nom générique des boissons alcoolisées en général. *Mafula* désigne plus spécialement le vin de palmier, mais le terme est peu usité.

Tous sont debout, entourent les malafutiers partis dès l'aube relever les calebasses où pétille le frais *malafu* (1) du matin, le capiteux et pâle vin de palmier.

— Mafula! Ohého! Mafula! Mafula!

Et de boire, et de fumer, et de dormir, cependant que les femmes peinent et ahanent, que les enfants crient et tambourinent, au milieu d'une cacophonique invasion de poules, pigeons, roquets, chèvres, moutons et énormes cochons noirs promenant processionnellement leur famille.

La place proprement dite, où tous les cinq jours se tient le marché, et qui s'étend devant l'entrée du *lupangu* (2) du grand chef, se prolonge le long de ce lupangu en une sorte de circum-boulevard en terre battue. De la demeure de Tambwé on n'aperçoit guère que la circade en bois et l'extrême faite de la toiture des cases, dont la fine pointe de paille surgit du rideau de verdure tressé par les

(1) Voir p. 16.

(2) Ce qui constitue le palais du chef.

branches vivaces des rondins de la palissade. Dans ces cases, interdites à tout autre qu'au grand chef, vivent les quatre ou cinq grandes favorites du moment. Au premier jour de lassitude ou si quelque maternité malencontreuse vient à les déformer, elles iront rejoindre la colonie des répudiées qui, chacune avec sa progéniture, sont logées dans les paillettes construites sur la place et du côté extérieur du boulevard.

Sur pilotis ; pour sol, un clayonnage étendu de pisé ; le pourtour, de fins troncs d'arbres juxtaposés et rejointoyés ; un toit de paille fine surélevé en un dôme assez élégant ; une flèche par là-dessus ; une porte qui permet à peine l'entrée à plat ventre ; juste la place de s'étendre pour dormir : c'est la maison Bakète. Telle quelle, emmi les palmiers, bananiers et borassus, au milieu des cris d'enfants, dans le grand rire du soleil, cette maison ne manque ni d'originalité, ni de poésie.

A quelque deux cents pas en arrière de

ces cases, là-bas dans la brousse, une autre rangée de huttes fait comme une nouvelle large ceinture au royal *lupangu*. Là vivent les esclaves du grand chef, le forgeron qui martèle ses armes, le tisserand aux doigts duquel naissent les fins pagnes des favorites : chair à travail, chair à bon plaisir, qui dans un sourd sentiment des iniquités sociales se venge instinctivement par une paresse, une saleté et surtout une ivrognerie impossibles à qualifier.

La place qui s'étend devant le *lupangu* comporte une subdivision. A un vol de flèche de l'entrée sont édifiées trois cases qui, avec leurs annexes et la verdure dont elles se voilent, font comme une cloison mystérieuse. La petite place ainsi constituée est réservée à Tambwé; c'est là qu'il tient ses assises, qu'il reçoit les visiteurs, qu'il convoque les palabres de ses *capitas* (1) et de ses chefs. C'est là aussi que sont plantés ses fétiches : quelques arbres morts, au tronc grossièrement

(1) Capita — Ministre.

peinturluré en blanc, rouge, noir, et dont le haut est façonné en tête humaine. Les branches supportent la plus hétéroclite collection d'ossements et trophées de chasse, crâne d'éléphant, mâchoire de buffle, cornes d'antilope, têtes de singes, carcasses d'oiseaux, le tout emmêlé de fils de *pékou* et de lambeaux de cotonnade claire.

Chez Tambwé, une énorme corne de rhinocéros est remplie de poudres mystérieuses, de préparations fantastiques en vue d'une souveraine prémunition de tous les maux.

Au pied des arbres saints sont les minuscules cases des *Mukichis* (1) royaux : le grand chef ne trouverait point la paix de sa conscience si dès l'aube il n'apportait aux chères âmes des ancêtres la dîme de nourriture à laquelle elles ont droit...

De l'autre côté des trois huttes enfeuillées

(1) Les *Mukichis* sont à proprement parler les âmes des ancêtres. Il y en a de bons et de mauvais. Mais l'indigène rapporte aux *Mukichis* tous les phénomènes dont il ne se rend pas un compte exact, et la crainte qu'il en a constitue à peu près toute sa religion.

s'ouvre la place publique où chaque coin a comme une prédestination, une tacite affectation créant ces délimitations uniquement morales qui sont aussi les plus scrupuleusement respectées.

Udinji habite avec sa mère et un frère de six ans, le petit Tombolo, une des trois cases privilégiées.

Méchant, sournois, poltron, d'une enfantine férocité pleine de promesses, fumant le chanvre et se grisant de *malafu* comme un homme, ce petit Tombolo constitue le plus prototypique rejeton de la race bakète et du nègre en général. Mais cet horrible gamin lippu, chassieux et boursoufflé, fait par sa promiscuité resplendir plus souverainement encore la pure beauté d'Udinji; il semble que la nature, dans le souci du juste équilibre de ses lois, l'a chargé par surcroît de toutes les tares génériques épargnées à Udinji; et de là peut-être vient aussi qu'une bienveillante sympathie va malgré tout vers ce jeune vaurien dont les légendaires mauvais tours sont frap-

pés au coin d'un génie inventif extraordinaire.

Surtout il est, précisément pour ses vices, le préféré de Tambwé et par amplification, celui de la *Mukalingué Mwadi* qui accomplit de par son attachement au petit Tombolo, sa seule communion intime encore possible avec l'éternellement regretté et désiré, le Chef des chefs, le grand maître Tambwé.